

dirent les gamins, et ils piquèrent l'aiguille à repriser dans la coquille.

« Des murs blancs, quand, soi-même, on est noire, dit l'aiguille à repriser, voilà qui vous va bien ! ainsi, on pourra me voir, tout de même... Pourvu que je n'aie pas le mal de mer, car alors, je casserai... ! » Mais elle n'eut pas le mal de mer et ne cassa point.

« Contre le mal de mer, il est bon d'avoir un ventre d'acier et aussi de se rappeler toujours que l'on est un peu plus qu'un homme ! À présent, mon mal de mer, à moi, est passé ! Plus on est fin, plus on peut en supporter !

— Crac ! » dit la coquille d'œuf : toute une charretée lui était passée dessus.

« Hou ! quel poids, dit l'aiguille à repriser, je vais finir par avoir le mal de mer ! je craque ! je casse ! » Mais elle ne cassa pas, bien qu'une charretée fût passée dessus, elle resta étendue de tout son long... Qu'elle y reste !

L'OMBRE

Dans les pays chauds, il arrive que le soleil soit vraiment brûlant ! Les gens deviennent tout bruns, comme de l'acajou. En même temps, dans les pays les plus chauds, ils en deviennent nègres. Or, c'était uniquement dans les pays chauds qu'était venu un savant homme des pays froids. C'est qu'il croyait pouvoir y circuler comme chez lui ! Eh bien, il en perdit bientôt l'habitude ! Il fallait rester à l'intérieur, pour lui comme pour tous les gens sensés, les volets des fenêtres et les portes étaient fermés toute la journée. On aurait dit que toute la maison dormait ou qu'il n'y avait personne chez soi. La rue étroite aux maisons hautes où il habitait était construite de telle sorte que, du matin au soir, le soleil donnait dessus, c'était vraiment intenable... ! Ce savant homme des pays froids, c'était un homme jeune, un homme intelligent, il avait l'impression de se trouver dans un poêle allumé. Il en souffrait, il en devint tout maigre, même son ombre se recroquevilla, elle devint beaucoup plus petite que chez lui, elle souffrait aussi du soleil... On ne revivait que le soir, quand le soleil était couché.

C'était un véritable plaisir de voir cela. Dès que l'on

apportait de la lumière dans la salle, l'ombre s'étendait jusqu'au mur et même jusqu'au plafond, tant elle s'allongeait, il lui fallait s'étendre pour reprendre des forces. Le savant passait sur le balcon pour s'allonger, et à mesure que les étoiles apparaissaient dans l'air délicieusement clair, c'était comme s'il revivait. Sur tous les balcons de la rue — et dans les pays chauds, chaque fenêtre a son balcon —, les gens sortaient car on a besoin d'air même si l'on a l'habitude d'être acajou ! Il y avait une telle animation, de haut en bas, Cordonniers et tailleurs, tout le monde passait dans la rue, on y portait tables et chaises et la lumière brillait, plus de mille lumières brillaient, et l'un parlait et l'autre chantait, et les gens se promenaient, les voitures roulaient, les ânes circulaient : klingelingeling ! ils portent des clochettes. On enterrait des morts en chantant des cantiques, les gamins des rues tiraient des pétards, les cloches des églises sonnaient, oh oui ! il y en avait, de la vie, en bas, dans la rue !

Il n'y avait qu'une maison, juste en face de celle qu'habitait le savant, qui restât complètement silencieuse. Pourtant, elle était habitée car il y avait des fleurs sur le balcon, elles poussaient merveilleusement à la chaleur du soleil : elles ne l'auraient pu s'il n'y avait eu quelqu'un pour les arroser, il fallait bien que quelqu'un les arrosât, il fallait qu'il y eût du monde. D'ailleurs, la porte, là-haut, s'entrebaïllait le soir, mais il faisait sombre à l'intérieur, en tout cas dans la première pièce ; de celles du fond venait de la musique. Le savant étranger trouvait cette musique tout à fait extraordinaire, mais il pouvait se faire aussi que ce ne fût qu'une illusion car il trouvait tout extraordinaire là-bas, dans les pays chauds, pour peu qu'il n'y eût pas eu de soleil.

Le logeur de l'étranger disait ne pas savoir qui avait loué la maison d'en face car on ne voyait personne et pour ce qui était de la musique, il la trouvait terriblement ennuyeuse. « On dirait quelqu'un qui s'exerce à jouer un morceau sans parvenir à s'en tirer, toujours le même morceau. "J'y parviendrai bien !" doit-il dire, mais il a beau jouer longtemps, il n'y arrive tout de même pas. »

Une nuit, l'étranger se réveilla, il dormait porte du balcon ouverte, le rideau, devant, se soulevait au vent, il eut l'impression qu'une étrange lueur venait du balcon d'en face, toutes les fleurs brillaient comme des flammes aux couleurs splendides, et, au milieu de ces fleurs, il y avait une jeune fille svelte, charmante, on eût dit qu'elle aussi brillait. Cela lui fit réellement mal aux yeux, il faut dire qu'il les avait écarquillés tout grands et qu'il sortait de son sommeil. D'un bond, il fut debout, tout doucement, il avança derrière le rideau, mais la jeune fille avait disparu, la lueur était partie. Les fleurs ne brillaient pas du tout, mais elles étaient en bon état, comme toujours. La porte était entrebâillée, tout au fond résonnait une douce, exquise musique, elle était vraiment capable de vous emporter dans de douces pensées. C'était comme un enchantement, et qui donc habitait là ? En fait, où était l'entrée ? Le rez-de-chaussée n'était constitué que de boutiques, on ne pouvait quand même pas les traverser tout le temps.

Un soir, l'étranger était sur son balcon, à l'intérieur, derrière lui, brûlait la lumière, il était donc tout à fait naturel que son ombre passât jusqu'au mur d'en face. Et même, elle était juste au-dessus des fleurs du balcon. Quand l'étranger bougeait, l'ombre remuait aussi, c'est une chose qu'elle fait...

« Je crois que mon ombre est la seule chose vivante que l'on voie là-haut ! dit le savant. Comme elle se tient gentiment parmi les fleurs, la porte est entrebâillée, l'ombre devrait avoir l'astuce de passer à l'intérieur, de regarder autour d'elle et de revenir me raconter ce qu'elle a vu ! Oui, tu te rendrais utile ! dit-il en plaisantant. Pénètre à l'intérieur, s'il te plaît ! Eh bien ! Tu y vas ? » et il fit un signe de tête à l'ombre, et l'ombre le lui rendit. « Bien, va, mais ne reste pas ! » et l'étranger se leva et son ombre, sur le balcon d'en face, se leva aussi. Si quelqu'un avait fait attention comme il faut, il aurait pu voir nettement que l'Ombre entra par la porte entrouverte du balcon au moment précis où l'étranger entra dans sa chambre en laissant retomber derrière lui le long rideau.

Le lendemain matin, le savant sortit prendre son café et lire les journaux. « Quoi ! » dit-il en arrivant au soleil, « mais je n'ai pas d'ombre ! alors, elle est vraiment partie hier soir et n'est pas revenue. Voilà qui est bien ennuyeux ! »

Et il en fut fâché, pas tellement parce que l'Ombre avait disparu, mais parce qu'il existait une histoire sur un homme sans ombre, tout le monde la connaissait ! chez lui, dans les pays froids ; que le savant y aille raconter la sienne, on dirait qu'il était en train de l'imiter, et ce n'était pas la peine. Aussi résolut-il de ne pas en parler, c'était une pensée raisonnable.

Le soir, il passa de nouveau sur son balcon, il avait très judicieusement posé la lumière derrière lui car il savait que l'ombre prend toujours son maître pour écran, mais il ne put l'attirer. Il se fit petit, il se fit grand, mais il n'y avait pas d'ombre, personne ne vint ! Il dit : « Hum ! hum ! » mais sans résultat.

C'était irritant, mais, dans les pays chauds, tout pousse très vite et au bout de huit jours, il remarqua, à sa grande satisfaction, qu'une nouvelle ombre lui poussait en partant de ses jambes quand il se mettait au soleil, la racine avait dû rester. Au bout de trois semaines, il avait une ombre tout à fait convenable qui, quand il rentra chez lui dans les pays du Nord, ne fit que grandir pendant le voyage, en sorte que, pour finir, elle était si longue et grande que la moitié aurait suffi.

Puis le savant arriva chez lui et écrivit des livres sur ce qu'il y a de vrai dans le monde et sur ce qu'il y a de bon et de beau, et des jours et des années passèrent, beaucoup d'années passèrent.

Un soir, il était dans sa chambre et l'on frappa tout doucement à la porte.

« Entrez ! » dit-il, mais personne n'entra. Il ouvrit et il y avait devant lui une personne d'une maigreur tellement extraordinaire qu'il en demeura interdit. Au demeurant, cette personne était particulièrement bien habillée, ce devait être un homme distingué.

« À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda le savant.

— C'est cela, je pensais bien, dit l'homme élégant, que vous ne me reconnaitriez pas. Je suis devenu tellement corporel, j'ai pris chair et vêtements comme il faut ! Vous n'avez sûrement jamais imaginé me voir si prospère. Vous ne reconnaissez pas votre ancienne ombre ? Bien sûr, vous n'avez pas pensé que je revienne jamais. Pour moi, tout est allé particulièrement bien depuis la dernière fois que j'étais avec vous, je suis devenu très riche à tous égards ! S'il faut que je paie pour m'affranchir, je le peux ! » Et il fit cliqueter tout un faisceau de sceaux précieux qui étaient accrochés à sa montre, et il fourra la main dans l'épaisse chaîne

d'or qu'il portait autour du cou. Oh ! comme tous ses doigts scintillaient de bagues et de diamants ! Et tout cela était réel.

« Eh bien, je n'en reviens pas, dit le savant, qu'est-ce que c'est que tout cela !

— Certes, ce n'est pas une chose ordinaire, dit l'Ombre, mais vous-même, vous n'êtes pas du genre ordinaire non plus, n'est-ce pas, et moi, vous le savez bien, je vous ai suivi à la trace depuis l'enfance. Dès que vous m'avez trouvé assez mûr pour partir seul de par le monde, j'ai suivi ma voie. Je vis dans les conditions les plus magnifiques, mais j'ai été saisi d'une sorte de nostalgie de vous revoir un jour avant votre mort, car vous allez mourir, n'est-ce pas ! J'avais envie, aussi, de revoir ces pays, on aime toujours sa patrie, bien entendu... Je sais que vous avez retrouvé une autre ombre, ai-je quelque chose à payer, à elle ou à vous ? Ayez seulement la bonté de le dire.

— Vraiment, c'est toi, dit le savant, c'est tout de même vraiment extraordinaire ! Je n'aurais jamais cru que l'ancienne ombre de quelqu'un puisse revenir sous forme humaine !

— Dites-moi ce qu'il faut que je paie, dit l'Ombre, je tiens absolument à ne pas avoir de dettes !

— Comment peux-tu parler ainsi ! dit le savant. De quelle dette s'agit-il ici ! Sois parfaitement tranquille ! Je me réjouis absolument de ton bonheur ! Assois-toi, vieil ami, et raconte-moi seulement un peu comment ça s'est passé et ce que tu as vu dans la maison d'en face, là-bas, dans les pays chauds... !

— Oui, je vais vous raconter », dit l'Ombre en s'asseyant, « mais alors, il faut me promettre de ne jamais dire à personne, ici, en ville, où que vous me ren-

contrerez, que j'ai été votre ombre ! J'ai l'intention de me fiancer ! J'ai plus que ce qu'il faut pour entretenir une famille... !

— Sois tranquille, dit le savant, je ne dirai à personne qui tu es vraiment, voici ma main ! je te le promets et un homme n'a qu'une parole.

— Une ombre n'a qu'une parole ! » dit l'Ombre, et c'est bien ainsi qu'il devait parler.

Il était d'ailleurs tout à fait remarquable de voir à quel point c'était un être humain. Il était tout en noir, en habits noirs des plus élégants, des bottes vernies et un chapeau claqué qui pouvait se réduire au sommet et au rebord¹, sans parler de ce que nous savons déjà, les sceaux, la chaîne en or et les bagues de diamant. Oh oui ! l'Ombre était extrêmement bien habillée, et c'était précisément cela qui en faisait tout à fait un être humain.

« Maintenant, je vais raconter », dit l'Ombre, et il posa ses jambes aux bottes vernies aussi rudement qu'il le put sur le bras de la nouvelle ombre du savant qui était couchée à ses pieds comme un caniche, que ce fût par orgueil ou, peut-être, pour l'amener à s'attacher à lui. Et l'Ombre couchée se tint calme et tranquille pour bien écouter. Elle voulait sûrement savoir comment on pouvait se libérer de la sorte pour devenir son propre maître.

« Savez-vous qui habitait la maison d'en face ? dit l'Ombre. C'était la plus charmante personne qui soit, c'était la poésie ! J'y passai trois semaines et cela fait le même effet que si l'on vivait trois mille ans à lire tout ce qui a été composé et écrit, c'est ce que je dis et c'est vrai ! J'ai tout vu et je sais tout !

— La poésie ! s'écria le savant. Bien sûr, bien sûr...

elle vit souvent en ermite dans les grandes villes ! La poésie ! mais oui, je l'ai vue, un seul et bref instant, mais j'avais les yeux pleins de sommeil ! Elle était sur le balcon et resplendissait comme l'aurore boréale ! Raconte ! raconte ! Tu étais sur le balcon, tu es entré par la porte, et puis... ?

— Et puis je fus dans l'antichambre ! dit l'Ombre. Ce que vous avez toujours vu, c'était l'antichambre. Il n'y avait pas de lumière, il régnait une sorte de crépuscule, mais les portes s'ouvraient l'une après l'autre sur une longue rangée de pièces et de salles. Et tout était illuminé, cette lumière m'aurait purement et simplement tué si j'étais parvenu jusqu'à la demoiselle. Mais je fus prudent, je pris mon temps, c'est ce qu'il faut faire !

— Et alors, qu'as-tu vu ? demanda le savant.

— Je vis tout et je vais vous le raconter, mais... ce n'est pas de la fierté de ma part, mais... libre comme je suis et ayant les connaissances que j'ai, sans parler de ma belle situation, des conditions excellentes dans lesquelles je vis... j'aimerais bien que vous me suiviez !

— Pardon, dit le savant, c'est une vieille habitude bien ancrée ! Vous avez parfaitement raison ! et je vais m'en souvenir ! Mais racontez-moi maintenant tout ce que vous avez vu !

— Tout, dit l'Ombre, car j'ai tout vu et je sais tout !

— Quel air avaient les salles du fond ? demanda le savant. Était-ce comme dans la verte forêt ? Était-ce comme dans une sainte église ? Les salles étaient-elles comme le ciel clair étoilé quand on est sur les montagnes élevées ?

— Il y avait tout ! dit l'Ombre. Bien sûr, je ne suis pas entré tout à fait, je suis resté dans la pénombre de la première pièce, mais j'y étais particulièrement bien, j'ai

tout vu et je sais tout ! J'ai été à la cour de la poésie, dans l'antichambre.

— Mais qu'avez-vous vu ? Tous les dieux de l'Antiquité traversaient-ils ces grandes salles ? Les anciens héros y combattaient-ils ? De gentils enfants jouaient-ils en racontant leurs rêves ?

— Je vous le dis, j'étais là et vous comprenez que je voyais tout ce qu'il y avait à voir ! Si vous y étiez venu, vous ne seriez pas devenu un être humain, mais moi, si ! et en même temps, j'appris à connaître ma nature la plus intime, ce qui était inné en moi, les liens de famille que j'avais avec la poésie. Évidemment, du temps que j'étais avec vous, je ne pensais pas à cela, mais toujours, vous le savez, au lever et au coucher du soleil, je devenais étrangement grande. Au clair de lune, j'aurais été plus distincte que vous, pour un peu. En ce temps-là, je ne comprenais pas ma nature, mais, dans l'antichambre, elle se révéla à moi ! Je devins un être humain !... Je sortis mûri, mais vous n'étiez plus dans les pays chauds. En tant qu'être humain, j'eus honte d'aller tel que j'étais, j'avais besoin de bottes, d'habits, de tout ce vernis humain qui rend un homme reconnaissable... Je me dirigeai, eh bien ! à vous, je le dis, vous ne mettez sûrement pas cela dans un livre, je me dirigeai vers la jupe d'une pâtissière, je me cachai en dessous. Cette femme ne pensait pas à tout ce qu'elle abritait. Je sortais seulement le soir. Je courais partout dans la rue, au clair de lune. Je m'étirais contre le mur, cela vous chatouille délicieusement le dos ! je courais en tous sens, jetant un coup d'œil par les fenêtres les plus élevées, dans la salle et sur le toit, je regardais où personne ne le pouvait et je voyais ce que personne d'autre ne voyait, ce que personne ne devait voir ! Au

fond, ce monde est ignoble ! Je ne voulais pas être homme s'il n'était pas entendu une bonne fois pour toutes que c'est quelque chose que d'être un homme ! J'ai vu les choses les plus impensables chez les femmes, chez les hommes, chez les parents et chez les gentils enfants sans pareils... j'ai vu, dit l'Ombre, ce que personne ne devrait savoir mais que tout le monde aimerait tant savoir, le mal chez le voisin... ! Si j'avais rédigé un journal, on l'aurait lu, oui ! Mais j'écrivais directement à la personne en question, et c'était la terreur dans toutes les villes où je passais. On avait tellement peur de moi ! et l'on m'aimait tant ! Les professeurs me faisaient professeur, les tailleurs me donnaient des habits neufs, je suis bien pourvu. Le chef du cabinet des Médailles frappait monnaie pour moi et les femmes disaient que j'étais si beau... ! et ainsi, je devins l'homme que je suis ! et maintenant, je vous dis adieu. Voici ma carte, j'habite du côté du soleil et je reste toujours chez moi quand il pleut ! » et l'Ombre s'en fut.

« C'est quand même extraordinaire ! » dit le savant.

Des années passèrent, puis l'Ombre revint.

« Comment ça va ? demanda-t-elle.

— Hé ! dit le savant, j'écris sur le vrai, le bon et le beau, mais personne ne se soucie d'en entendre parler, je suis complètement désespéré parce que je prends cela tellement à cœur !

— Eh bien, pas moi ! dit l'Ombre. J'engraisse, et c'est ce qu'il faut veiller à faire ! C'est que vous ne comprenez rien à ce monde. Cela vous rend malade ! Il faut voyager ! Je ferai un voyage cet été, voulez-vous m'accompagner ? J'aimerais bien avoir un compagnon de voyage ! Voulez-vous venir avec moi, comme

ombre ? Ce sera un grand plaisir pour moi de vous emmener, je paierai le voyage.

— Vous allez un peu loin ! dit le savant.

— Cela dépend de la façon dont on le prend ! dit l'Ombre. Cela vous fera un bien extrême de voyager ! Si vous voulez être mon ombre, vous voyagerez absolument *gratuit* !

— C'est absolument insensé ! dit le savant.

— Ainsi va le monde, dit l'Ombre, et ainsi continuera-t-il ! » et l'Ombre s'en alla.

Le savant n'allait pas bien du tout, chagrin et tourments ne le quittaient pas, et ce qu'il disait du vrai et du bon et du beau, c'était, pour la plupart, comme des roses pour une vache... ! Finalement, il fut tout à fait malade.

« Vous avez vraiment l'air d'une ombre ! » lui disaient les gens, et le savant en avait des frissons parce que cela lui donnait à penser.

« Il faut prendre les eaux », dit l'Ombre qui était venue lui rendre visite, « il n'y a rien d'autre à faire ! Je vous emmènerai en souvenir de nos anciennes relations, je paierai le voyage et vous en ferez la description, ces choses-là m'amuse un peu en cours de route ! Je veux aller prendre les eaux, ma barbe ne pousse pas comme elle devrait, cela aussi, c'est une maladie, il faut avoir de la barbe ! Soyez donc raisonnable, acceptez cette invite, nous voyagerons en camarades ! »

Et ils firent le voyage. L'Ombre était le maître et le maître était l'Ombre. Ils voyagèrent en voiture l'un avec l'autre, ils chevauchèrent et marchèrent ensemble, côte à côte, l'un devant, l'autre derrière, selon la place du soleil. L'Ombre s'entendait toujours à

se tenir à la place du maître. Et le savant ne s'en affectait pas tellement. Il avait très bon cœur, il était particulièrement doux et aimable et un jour, il dit à l'Ombre : « Puisque ainsi, nous voici devenus compagnons de voyage, et comme, pareillement, nous avons grandi ensemble depuis notre enfance, ne devrions-nous pas nous tutoyer, c'est quand même plus intime !

— C'est vous qui le dites ! » dit l'Ombre qui, maintenant, était en fait le maître. « C'est dit très franchement et dans une bonne intention, je serai tout aussi franc et bien intentionné. En tant que savant, vous savez assurément comme la nature est étrange. Certaines personnes ne peuvent supporter de toucher du papier gris, cela leur fait mal. D'autres frissonnent de tous leurs membres quand on frotte un clou contre une vitre. J'éprouve un sentiment de ce genre en vous entendant me tutoyer, je me sens ramené à terre, dans ma situation initiale vis-à-vis de vous. Vous voyez que c'est un sentiment, ce n'est pas de la fierté. Je ne peux vous laisser me tutoyer, mais je vous tutoierai volontiers, ainsi, la moitié du chemin sera faite ! »

Et donc, l'Ombre tutoya son ancien maître.

« C'est tout de même absurde, pensa celui-ci, que je doive le vouvoyer et que lui me tutoie ! » mais force lui fut de supporter cela.

Ils arrivèrent à une ville d'eaux où il y avait beaucoup d'étrangers, et, parmi ceux-ci, une charmante fille de roi qui souffrait d'avoir une trop bonne vue, chose fort angoissante.

Tout de suite, elle remarqua que celui qui était arrivé était une tout autre personne que tous les autres. « Il est ici pour faire pousser sa barbe, dit-on, mais je vois la vraie raison, il ne peut pas projeter d'ombre.

— Votre Altesse Royale doit aller sensiblement mieux, dit l'Ombre, je sais que vous souffrez de voir trop bien, mais votre mal a disparu, vous êtes guérie, et moi, j'ai une ombre tout à fait inhabituelle ! Vous ne voyez pas la personne qui m'accompagne toujours ? D'autres personnes ont une ombre ordinaire, mais je n'aime pas l'ordinaire. On donne fréquemment à son serviteur une livrée plus élégante que les habits que l'on porte soi-même, et, de la sorte, j'ai fait attifer mon ombre pour en faire un être humain ! Et même, vous voyez que je suis allé jusqu'à lui donner une ombre ! C'est fort coûteux, mais j'aime avoir quelque chose à part ! »

« Quoi ? pensa la princesse. Me serais-je vraiment rétablie ? Ces bains sont de premier ordre ! De notre temps, l'eau a des pouvoirs tout à fait merveilleux. Mais je ne m'en irai pas, car ça devient amusant, ici, maintenant. Cet étranger me plaît extrêmement. Pourvu que sa barbe ne pousse pas, car alors, il s'en ira ! »

Le soir, dans la grande salle de bal, la fille de roi et l'Ombre dansèrent. Elle était légère, mais il l'était plus encore, elle n'avait jamais eu un pareil cavalier. Elle lui dit de quel pays elle était, et il connaissait ce pays, il y avait été, mais elle n'était pas chez elle alors, il avait jeté un coup d'œil par les fenêtres, en haut comme en bas, il avait vu une chose ou une autre, et donc il put répondre à la fille de roi et faire des allusions qui l'étonnèrent beaucoup. Il fallait que ce fût l'homme le plus sage de la terre ! Elle éprouva un grand respect pour ce qu'il savait et quand ils dansèrent de nouveau, elle tomba amoureuse et l'Ombre s'en aperçut bien car la princesse était sur le point de le transpercer du regard. Puis ils dansèrent

une fois encore, et elle fut tout près de le lui dire, mais elle se ravisa, elle pensa à son pays, à son royaume et aux nombreuses gens sur qui elle devait régner. « C'est un sage, se dit-elle, fort bien ! Il danse superbement, fort bien aussi ! Mais allez savoir s'il a des connaissances solides, c'est tout aussi important ! Il faut l'examiner ! » Et elle se mit peu à peu à le questionner sur une des choses les plus difficiles, à laquelle elle-même n'aurait pas été capable de répondre. Et l'Ombre fit une drôle de figure.

« Vous ne savez pas répondre à cela ! dit la fille de roi.

— Cela relève de ce que j'ai appris dans mon enfance, dit l'Ombre, j'irai jusqu'à croire que mon ombre, là-bas, près de la porte, peut y répondre !

— Votre ombre, dit la fille de roi, ce serait tout à fait extraordinaire !

— Bon, je n'ai pas absolument dit qu'il le peut, déclara l'Ombre, mais je le croirais bien, voilà tant d'années qu'il me suit et qu'il m'écoute... je le croirais bien ! Mais Votre Altesse Royale me permettra de lui faire observer qu'il tire une telle fierté de passer pour un être humain que, pour le mettre de bonne humeur, il faut qu'il le soit afin de bien répondre, il faut le traiter tout à fait comme un être humain.

— Voilà qui me plaît ! » dit la fille de roi.

Et elle alla au savant près de la porte, elle lui parla du soleil et de la lune, et des êtres humains en long et en large, et il répondit bien et sagement.

« Un homme qui a une ombre si savante, qu'est-ce que ce doit être ! pensa-t-elle. Ce serait une pure bénédiction pour mon peuple et mon royaume si je le choisisais pour époux... c'est ce que je vais faire ! »

Et ils se mirent bientôt d'accord, tant la fille de roi

que l'Ombre, mais personne ne devait le savoir avant qu'elle fût revenue dans son royaume.

« Personne, pas même mon ombre ! » dit l'Ombre, et il devait bien avoir son idée, ce disant.

Puis ils furent au pays où régnait la fille de roi quand elle était chez elle.

« Écoute, mon bon ami », dit l'Ombre au savant, « me voici devenu aussi heureux et puissant qu'on peut l'être, je veux aussi faire quelque chose de spécial pour toi ! Tu habiteras toujours chez moi au château, tu circuleras avec moi dans mon carrosse royal et tu auras cent mille rixdales par an. Mais il faut te faire appeler ombre par tout un chacun. Tu ne devras pas dire que tu aies jamais été homme, et une fois par an, quand je serai sur le balcon au soleil, pour me montrer, tu t'étendras à mes pieds comme doit le faire une ombre. Je te dirai que je vais épouser la fille du roi, la noce aura lieu ce soir.

— Non, c'est trop insensé, dit le savant, je ne veux pas, je ne le ferai pas ! C'est trahir tout le pays, et la fille du roi avec ! Je dirai tout : que je suis un être humain et que toi, tu es l'ombre, tu es seulement déguisé !

— Il n'y aura personne pour croire ça, dit l'Ombre, sois raisonnable ou j'appelle la garde...

— Je vais de ce pas trouver la fille du roi ! dit le savant.

— Mais j'irai le premier, dit l'Ombre, et toi, tu seras mis en prison... ! » Et c'est ce qu'il dut faire, car les gardes obéirent à celui que, ils le savaient, la fille du roi voulait épouser.

« Tu trembles ! » dit la fille du roi quand l'Ombre entra chez elle. « Il s'est passé quelque chose ? Il ne faut pas tomber malade ce soir, nous allons fêter nos noces.

— Je viens de vivre la chose la plus affreuse qu'on puisse vivre ! dit l'Ombre. Imagine... bien sûr, un pauvre cerveau d'ombre comme celui-là ne peut pas supporter grand-chose... Imagine, mon ombre est devenue folle, elle croit être l'homme et que moi... pense donc... que moi, je suis son ombre !

— C'est affreux ! dit la princesse. On l'a enfermé, au moins ?

— Oui ! J'ai peur qu'il ne se remette jamais !

— Pauvre ombre, dit la princesse, il est bien malheureux ! C'est un véritable bienfait que de le délivrer du peu de vie qu'il possède, à bien y réfléchir, je crois nécessaire d'en finir avec lui secrètement.

— C'est bien dur, dit l'Ombre, c'était un fidèle serviteur ! » et il poussa une sorte de soupir.

« Tu es un noble caractère ! » dit la fille du roi.

Le soir, toute la ville fut illuminée, et les canons tirèrent : boum ! et les soldats présentèrent les armes. Quelles noces ! La fille du roi et l'Ombre passèrent sur le balcon pour se montrer et entendre une bonne fois les hourras !

Le savant n'entendit rien de tout cela, on l'avait mis à mort...

LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES

Il faisait atrocement froid. Il neigeait, l'obscurité du soir venait. Il faut dire que c'était le dernier soir de l'année, la veille du Jour de l'An. Par ce froid, dans cette obscurité, une pauvre petite fille marchait dans la rue, tête nue, pieds nus. C'est-à-dire : elle avait bien mis des pantoufles en partant de chez elle, mais à quoi bon ! C'étaient des pantoufles très grandes, sa mère les portait dernièrement, tellement elles étaient grandes, et la petite les perdit quand elle se dépêcha de traverser la rue au moment où deux voitures passaient affreusement vite. Il n'y eut pas moyen de retrouver l'une des pantoufles, et l'autre, un gamin l'emporta : il disait qu'il pourrait en faire un berceau quand il aurait des enfants.

Et donc, la petite fille marchait, ses petits pieds nus tout rouges et bleus de froid. Dans un vieux tablier, elle tenait une quantité d'allumettes et elle en avait un paquet à la main. Personne, de toute la journée, ne lui en avait acheté. Personne ne lui avait donné le moindre skilling. Affamée, gelée, l'air lamentable, elle marchait, la pauvre petite ! Les flocons de neige tombaient sur ses longs cheveux blonds si joliment bouclés sur la